

Daniel Poliquin

Notre personnalité de l'année

Nicole Bourbonnais

Numéro 80, janvier 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42321ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bourbonnais, N. (1995). Daniel Poliquin : notre personnalité de l'année. *Liaison*, (80), 10–12.

DANIEL POLIQUIN

Notre personnalité de l'année

Désormais bien établi dans son métier et statut d'écrivain, Daniel Poliquin n'a cessé depuis 1982, au fil d'une écriture alerte et concise, d'édifier un espace imaginaire qui lui est propre, à la fois ouvert sur le monde et bien ancré dans son lieu natal.

Entrevue réalisée par
Nicole Bourbonnais, Université d'Ottawa,
et rendue possible grâce à l'appui de
la Fédération culturelle canadienne-française



*D*ans votre œuvre, vous êtes visiblement inspiré par votre lieu natal. Pourriez-vous nous parler de vos racines franco-ontariennes ?

Je suis né ici, à Ottawa. Ma mère aussi. Mon père, lui, était un immigrant québécois. Ayant quitté le sacerdoce, il était venu à Ottawa pour fuir la vie difficile qui lui aurait été faite en tant que défrqué. C'est ici qu'il a rencontré ma mère. Ils ont eu dix enfants. J'ai donc grandi dans la Côte-de-Sable où j'ai fait mes études primaires et secondaires. Et je demeure très attaché à mes racines.

Si vous êtes fidèle à vos racines, vous êtes aussi attiré vers l'ailleurs, vers l'autre.

Il y a eu un point tournant dans ma vie alors que mon père, traducteur et journaliste de son métier, a été nommé correspondant à Paris en 1968. Ce séjour de deux ans à Paris et dans un lycée français m'a permis de m'initier à une culture différente, de commencer à apprendre l'allemand. Mais aussi avec mon père qui était un homme à l'esprit curieux : il avait appris l'espagnol, l'italien, l'allemand et lisait les auteurs étrangers dans le texte, Goethe, Cervantes et Dante. Il y avait dans mon milieu familial une ouverture sur le monde qui s'est cristallisée pendant mon séjour à Paris.

Après le secondaire, vous avez choisi d'étudier l'allemand et la littérature allemande. Pourquoi ?

C'était alors l'époque du conflit entre les hexagonaux qui s'étaient fait poser un accent français, qui fumaient des gitanes et les «nationaux» qui découvraient la littérature québécoise et l'enracinement avec

ses beautés et ses excès. Je préférerais les derniers mais de part et d'autre, je ne me sentais pas à l'aise. Entre la littérature française et la littérature québécoise, j'ai donc choisi l'allemand ! Mais j'ai aussi pris une part active dans les mouvements de revendication scolaire des Franco-Ontariens dont je me sentais solidaire. Je suis donc devenu un drôle d'animal : un germaniste franco-ontarien actif. Pour moi, l'ouverture sur le monde est tout à fait compatible avec l'attachement aux racines alors que mes compatriotes québécois y voyaient une exclusion.

En tant que Franco-Ontarien, quel est votre rapport à la langue française ?

J'ai fait une thèse de maîtrise sur Kafka pour de très bonnes raisons. Il écrivait dans un allemand appris et toute sa vie a été une recherche sur la langue, inspirée entre autres par Flaubert. L'allemand pour lui n'était pas la langue naturelle du foyer puisque Prague était coupée du reste de l'empire allemand. J'avais un rapport similaire à la langue française qui était pour moi aussi en quelque sorte une langue apprise. J'ai toujours parlé ce que j'appelle le «créole boréal», le français d'ici mâtiné d'anglicismes et de tournures archaïques, — sans en rougir d'ailleurs — parallèlement à un français plus universitaire. La langue, c'est aussi le père et la mère en moi : pour mon père, la langue française était celle d'André Gide et d'auteurs sulfureux tels Sartre et compagnie; pour ma mère, le français était la langue du combat et de l'enracinement militant. Ces deux tendances ont survécu en moi et font bon ménage.

Comment en êtes-vous venu à l'écriture ?

C'est pour ainsi dire instinctif chez moi. J'ai toujours joué à écrire. Mes premiers textes étaient inspirés de la télévision. J'écoutais des émissions historiques pour enfants tel *Radisson* par exemple et je les récrivais ensuite. Je suis le premier plagiaire de la télévision. J'ai compris plus tard en lisant Marcel Proust qui avait pastiché Balzac et Flaubert que c'était une démarche naturelle. Il y a eu des périodes obscures, des périodes d'inactivité mais foncièrement, j'ai toujours su que j'allais écrire.

Dans votre premier roman, **Temps pascal** (1982), la lutte des personnages principaux pour la cause des mineurs grévistes s'associe à l'éternel combat des Franco-Ontariens pour leur langue et leur culture. Etes-vous un écrivain engagé ?

À cette époque, je voulais faire un roman engagé. Puis j'ai compris que roman engagé et écrivain engagé, c'était un pléonisme. En faisant un doctorat sur les idéologies, j'ai compris que lorsqu'un livre est animé par une idéologie, il est condamné à vieillir et à finir comme bulletin d'archives. Ça été une leçon d'esthétique importante. Il y a donc eu après ce roman une espèce de rétraction : ce qui est resté, c'est l'écrivain en moi. Mon métier est de raconter des histoires. L'idée qui m'anime fera son chemin d'elle-même.

Vous dédiez vos **Nouvelles de la capitale** à votre père, Jean-Marc Poliquin, que vous appelez un iconoclaste clandestin. Seriez-vous vous-même un iconoclaste avoué ?

C'est tout à fait la marge qui nous sépare. En bon minoritaire qu'il était, mon père était un homme tranquille dans ses revendications. Je respecte son attitude. Moi, je suis d'une génération plus affirmée.

Il est souvent question dans **Nouvelles de la capitale** (1987) des Franco-Ontariens qui agissent en colonisés ou qui abandonnent leur lutte au profit de l'intérêt personnel.

Oui, c'étaient ceux que je voyais autour de moi. Ceux de mon milieu. C'étaient les personnages typiques qui devenaient des destins

que je voulais mettre en scène. Autrement, les récits auraient été désincarnés. Les Franco-Ontariens ont fait des choix : s'assimiler, devenir québécois ou rester entre les deux. Ce sont tous des choix légitimes. D'autres le sont moins : ils sont motivés par la honte ou par l'arrivisme. C'est là que j'interviens. Ce qui m'intéresse le plus, ce sont les motivations impures, troubles.

D'où vient le titre de **L'Obomsawin** (1987) qui est aussi le nom du personnage éponyme ?

J'ai été fasciné par la sonorité de ce nom qui est celui d'un Abénaki du village de mon père, et qui était un peintre naïf. À partir de ce nom, l'autre mot est venu : somnole. L'Obomsawin somnole. C'est l'onomastique qui a déclenché l'écriture de ce roman. Je me rappellerai toujours le mot de Mallarmé, rapporté par Valéry : «C'est avec des mots qu'on fait des livres et non avec des idées.»

Dans ce roman situé à *Sioux-Junction*, il y a un croisement entre différentes races et nationalités. Est-ce un microcosme du Canada et de son histoire, depuis ses origines jusqu'à nos jours ?

C'était tout à fait ça. J'ai eu pour professeur à l'Université d'Ottawa un certain Roger Le Moine qui a dirigé ma thèse de doctorat et, à son contact, j'ai fait l'essai de plusieurs points de vue. Inconsciemment, j'ai voulu dire certaines pulsions fondamentales de notre histoire. Ce que j'ai vécu dans le Nord de l'Ontario, et qui me fascinait, ce sont les fusions entre Canadiens français et étrangers; ils se sont mis au bain

sauna, ils boivent du vin italien; les échanges culturels sont favorisés par les Allemands. Cela rejoignait mon esprit cosmopolite. J'ai éprouvé une certaine jubilation à décrire ces fusions. C'est un thème qu'on ne voyait pas dans le roman québécois.

Au fil de votre œuvre, on reconnaît le style Daniel Poliquin, un style direct, concis, rapide.

Cela a été un des buts de mon existence. Comment apprendre à m'exprimer d'une façon qui frise le laconisme. C'est attribuable au



Les motivations impures, troubles, m'intéressent le plus.

PHOTO : FRANÇOIS DUFRESNE

passé familial. Nous étions nombreux et tous très bavards, on se faisait couper la parole. Aussi, il ne fallait pas hésiter mais s'exprimer en droite ligne. J'ai donc appris à discipliner ma parole, ce qui donne le style que j'ai maintenant; ça devient une marque de commerce.

Avec Visions de Jude (1990), vous utilisez quatre voix narratives de personnages féminins. Le choix de la forme a-t-il précédé celui du sujet ?

Oui, c'est la forme qui a précédé le sujet. Il y avait une vague intention d'écrire sur la jalousie rétrospective, sujet qui me passionnait. Mais je voulais aussi changer de langue, essayer l'anglais ou l'allemand. J'ai découvert la langue féminine qui est aussi une autre langue. C'est un ludisme formel qui m'a amené à ça. Le roman s'est écrit tout seul, c'est celui qui m'a coûté le moins en temps, peut-être le plus en chair et en larmes.

Qui est Jude ?

C'est un personnage de fondateur, de conquérant. J'en avais assez des personnages de perdant qui font pitié. Ça correspond à mon identité franco-ontarienne. Une fois qu'on a surmonté ses complexes, ses angoisses de minoritaire, on est capable de renverser des mondes. Jude me fait penser à des contemporains que j'ai connus et qui, sans devenir illustres, se sont affirmés avec une force incroyable.

Deux de vos œuvres ont été en lice pour le prestigieux prix du Gouverneur général, soit l'Écureuil noir, roman paru en 1993, et le Récit de voyage en Nouvelle-France de l'abbé peintre Hugues Pommier (1993), une traduction d'un recueil de nouvelles de Douglas Glover. Quelle a été votre réaction ?

Je le savais. Instinctivement. Lorsque j'ai fait cette traduction, je me suis rendu compte que j'étais en train de traduire un des plus grands recueils de nouvelles que j'aie jamais lu. En écrivant l'Écureuil noir, qui m'a coûté beaucoup d'effort au point de vue formel (Boréal est un éditeur sévère et avec raison), je savais que ça finirait par le succès. J'ai toujours cru dans la loi de la gravité qualitative, c'est-à-dire que ce qui est bon va monter. La preuve, je suis finaliste pour six prix : les prix Molson, France-Québec, Canada-Suisse, le Signet d'or et, enfin, deux du Gouverneur général. J'ai eu une réaction de contentement. Celle de voir que ma conviction profonde cesse d'être solitaire. Être finaliste, c'est une reconnaissance à la fois officielle et confraternelle. On a besoin de ce support qui aiguillonne et encourage à repousser les limites. Toutefois, il ne faut pas vendre la peau de l'écureuil avant de l'avoir tué !

Justement, d'où vient la légende de l'écureuil noir qui serait le produit d'un croisement entre un rat et un écureuil gris ?

Une amie québécoise m'avait demandé pourquoi il y avait des écureuils noirs à Ottawa. J'ai fait ce que font les romanciers, je

lui ai donné une réponse romanesque. De là, j'ai écrit une légende qui a été publiée parmi mes tout premiers récits. J'ai voulu ensuite boucler la boucle, revenir à ce thème de la métamorphose que j'avais beaucoup aimé chez Malraux, chez Kafka. Y revenir mais à ma façon à moi, qui soit franco-ontarienne. L'idée de se débarrasser de sa conscience coupable par la mutation me paraissait tout à fait séduisante et naturelle. C'est comme ça que le roman est né.

D'où vous est venu ce thème de la conscience coupable ?

C'est un phénomène culturel palpable, surtout au Canada anglais. C'est aussi un talent et un défaut que j'ai eus moi-même. Je pouvais parler en connaissance de cause.

Vous avez traduit les œuvres de Kerouac, de Cohen, de Richler, de Glover. Quelle importance accordez-vous à votre œuvre de traducteur ?

Une importance énorme. J'ai d'abord choisi le métier de traducteur pour réapprendre à écrire; autrement, je serais devenu chauffeur d'autobus. Ce métier me permet de pétrir la langue. De là, j'ai été amené à la littérature qui m'a ramené à la traduction mais littéraire cette fois. On m'a offert de traduire Kerouac. J'y ai pris goût. Avec des auteurs comme Glover et Kerouac, le traducteur devient le coauteur. Cela me ravit, je baigne là-dedans. On écrit alors avec la main d'un autre; on palpe la langue. C'est très créateur.

Est-ce qu'il y a beaucoup de vous dans

vos personnages ?

L'autre grand pléonasmisme que j'ai découvert, c'est celui du roman autobiographique. La part de soi, elle est dans chaque personnage. Je me sens en parfaite harmonie avec mes personnages féminins comme avec les figures d'étranger. Toutefois, il n'y a pas d'adéquation entre moi et tel personnage ou entre une personne réelle et tel personnage. Il y a toujours un travail de transformation.

Quand et comment écrivez-vous ?

Je fonctionne comme ceci. Je fais un roman, disons, historique. Je laisse mes idées venir, je les note et quand j'en ai suffisamment, j'ai tout à coup l'illumination d'un plan. Je me trace un programme. Ensuite, quand je me sens prêt, je m'y mets méthodiquement. Si je dois faire des recherches, je prends des notes très copieuses. Je vais travailler à raison de 10 pages par jour, ce qui donne 300 pages au bout de 30 jours. Auparavant, j'ai ouvert toutes les fenêtres, l'air est entré, puis je passe à l'attaque.

Avez-vous un projet de roman en tête ?

J'ai en tête un projet de recueil de nouvelles qui avance très bien. J'ai aussi un projet de roman qui en est au stade de l'inspiration libre. Phase que j'aime bien. Il reste beaucoup de lectures et de recherches. Ce sera différent de ce que j'ai fait jusqu'ici. Ça se passera au Québec.

**Daniel Poliquin,
un iconoclaste avoué, qui
ne croit pas que la fidélité
aux racines doit exclure
l'ouverture sur le monde.**

Liaison remercie la Fédération culturelle canadienne-française de son appui.